

Quand la pégo coulait à flot



A l'aube du 20^{ème} siècle Cuges se découvre un nouvel eldorado. Les collines qui entourent notre village de leur écrin de verdure, exploitées jusqu'à présent pour leurs bois, vont être exploitées pour une nouvelle richesse, la résine.

Ce sont tout d'abord les gros propriétaires qui se lancent dans cette aventure : le domaine de la Bégude et de domaine des Espèces sont à la pointe de cette nouvelle exploitation directement importée de la forêt des Landes. La totalité des résiniers⁽¹⁾ venaient d'ailleurs des Landes. Mais la première guerre mondiale vint mettre un terme à cette première expérience.

Au lendemain de cette dernière, la « course » à la résine reprend de plus belle : les grands domaines reprennent le flambeau suivi aussi par les petits propriétaires. Tout le monde trouve l'affaire rentable. A l'opposé des coupes de bois qui n'apportaient des revenus que tous les vingt ou trente ans, la résine apportait un revenu régulier tous les ans. Les résiniers - comme avant guerre- étaient originaires des landes. Il faut dire qu'on ne s'improvise pas gemmeur. Il fallait compter au moins trois ans pour apprendre le métier.

A Cuges un seul homme se hasarder dans cette voie. Il s'agit de Charles Roux dit « Bachi ». Il apprendra le métier dans les années 20 au côté de la famille Aza employée par

M. Rozan sur les terres de Pinval.

Dans les années 30 la crise

Mais il semblerait que la crise qui, aux alentours des années 30, secoue le monde de la résine, touche de plein fouet notre région. Nombre de « pégoliers » retournent dans leurs régions, certains s'en iront travailler au chantier naval de la Ciotat. Seules deux familles resteront à Cuges : les familles Dupin et Lauga. L'histoire aurait pu s'arrêter là. La guerre vint redonner un second souffle à la résine. L'usine de Pont de Joux au croisement de la route d'Aix et d'Auriol reprit du service, à moins qu'elle ne se soit jamais arrêtée. Dans les années 41, Charles Roux, accompagné de sa fille Suzanne, décide de mettre à profit le métier appris auprès de la famille Aza.

Pendant la guerre, Charles Roux dit « Bachi » reprend le métier... sa fille se souvient

Suzanne Reynier née Roux se souvient très bien de cette époque de sa vie : *« Nous partions le lundi matin à pied de Cuges avec, dans les sacs à dos du pain de la nourriture pour la semaine, sans oublier la chèvre, et nous allions jusqu'à Riboux où nous étions logés dans une pièce à côté de la mairie. Le chantier sur lequel nous travaillions se trouvait ensuite à une demi heure de marche dans les collines d'Alexandre Bonifay – plus connu sous le nom de Sandre du pied de la Colle. Le travail commençait en janvier/février. On enlevait la « Rusco »⁽²⁾ des pins choisis, puis, au printemps, on faisait la care⁽³⁾ et dessous on mettait le crampon qui dirigeait la résine dans le pot en terre qu'on avait cloué. Il fallait choisir des arbres assez gros pour supporter la care, les plus gros en avait parfois trois. Nous récupérions la résine dans des seaux que nous vidions dans des barriques situées au bord du chemin. Sandre ensuite les amenait sur sa charrette jusqu'à Riboux où un camion venait les prendre pour les mener à Pont de Joux où était située l'usine de M. Carme qui transformait, entre autres, la résine en essence de térébenthine. Pendant la guerre, même on s'en servait pour faire du savon. On passait plusieurs fois dans l'année, mon père ravivait la care et moi je récupérais la résine. On n'était pas trop de deux. La saison se terminait au mois d'octobre. C'était un travail dur mais rentable. Tout s'est arrêté en 43 lorsque les feux de forêt ont brûlé les pins sur lesquels nous travaillions. Mon père est alors devenu bûcheron. »* Bien des années plus tard cet épisode de sa vie apportera à « Bachi » une certaine notoriété : des journaux lui consacreront des articles, le regretté Hugues Long exposera même sa photo au palais Longchamp.



Au Camp jusqu'en 50

Pour être exact, l'épopée de la pégo ne s'arrêta pas avec les feux de 43. Jules Jourdan se souvient que, jusque dans les années 50, la résine fut récoltée sur son domaine au Camp. La résine était travaillée par une usine de Septèmes appartenant à M. Brémond qui rémunérait le propriétaire et le résinier, en l'occurrence M. Lauga. C'était une activité rentable se rappelle-t-il.

En France le dernier résinier a posé ses outils dans les années 90. De part le monde, la résine est toujours récoltée. Ses dérivés sont multiples et entrent tout autant dans la composition des parfums qu'en dermatologie ou dans la confection des chewing-gums. En Gascogne, certains se battent pour refaire vivre ce métier.

Un jour peut-être « Bachi » et Suzanne feront des émules. Ne dit-on pas que l'histoire est un éternel recommencement ?

(1) Rusco : nom provençal voulant dire écorce

(2) Care : plaie réalisée par le résinier afin que coule la résine

(3) Résinier : l'homme qui récolte la résine. On l'appelle aussi gemmeur et encore en provençal pégoquier.

Edouard Giordanengo

(Extrait du Cuges Magazine n° 31)